

Le monde en couleur

par **Gisèle Pineau***

Entre souffrances et rêves,
révolte et espoir, Gisèle Pineau,
romancière guadeloupéenne,
puise aux sources
de sa propre enfance
pour élaborer son écriture
dans les œuvres qu'elle adresse
aux enfants d'aujourd'hui.

Dans la cité de la banlieue parisienne où j'ai grandi, à l'ombre de ma grand-mère Man Ya, je me racontais beaucoup d'histoires. Des histoires qui me tournaient la tête. Des histoires dans lesquelles j'entrais comme dans le ventre d'une grotte chaude et amie. Des histoires qui me mettaient à l'abri de l'amer des jours, de l'hiver des regards posés sur moi. Sur ma peau noire. Sur ma peau de sale négresse, bamboula, mouton noir. Des histoires qui me transportaient loin des murs gris de ma cité. Et je rêvais d'un monde où les diables des contes créoles de ma grand-mère étaient les bonnes copines des fées et des princesses endormies, où les gens se fichaient pas mal des couleurs de peau, où les enfants apprenaient à vivre ensemble sans se déchirer pour des bêtises sorties de la bouche des grandes personnes.

Dans la cité de mon enfance, le monde était en noir et blanc et je l'imaginai en couleur. Je fermais les yeux et j'entrais dans ce monde coloré. Au bout d'un petit moment, je pouvais le décrire avec des mots. Des mots ordinaires, simples et clairs qui chassaient ma peine, me consolait, me faisaient croire que le monde en noir et blanc était à l'agonie, que ses jours étaient comptés.

* Écrivain guadeloupéenne.

J'ai écrit mon premier roman à l'âge de dix ans. L'histoire d'une petite négresse qui valait le coup d'être regardée non pas avec les yeux mais juste avec le cœur. Une petite fille comme les autres qui ne voulait plus être comparée à un mouton noir. Une enfant égarée dans une forêt hostile peuplée d'animaux féroces prêts à la dévorer. Et elle devait lutter pour survivre, ruser pour rester en vie, se trouver des alliés. La forêt était la cité et cette école où l'attendaient chaque jour des quolibets et des flèches sifflantes, des mots acides... « Retourne dans ton pays de sauvage ! Va-t-en dormir dans ta case en paille ! Y a bon Banania ! » Elle devait avancer, la tête baissée, le dos voûté. Traverser la forêt. Affronter ses peurs, relever la tête. Se persuader qu'elle était un personnage de roman, une héroïne capable de colorer le monde, d'amollir les cœurs endurcis.

Depuis, je n'ai jamais cessé d'écrire. Je n'ai jamais cessé de me tourner vers les mots pour trouver du réconfort. Je n'ai jamais cessé de croire en la puissance des mots.

Aujourd'hui, les histoires qui surgissent sous ma plume empruntent toujours les mêmes traces, creusent inlassablement les mêmes sillons, pénètrent sans fin les mêmes blessures d'enfance. Les personnages qui habitent mes romans grandissent de page en page. Mes héros rêvent de partager le monde. Ils vont vers les autres, se fichent bien des couleurs de peau. S'ils sont souvent d'origine antillaise, ils incarnent simplement l'enfance, l'innocence, la fragilité et l'espérance. Ils ne sont enfermés ni dans leur peau noire ni dans leur île. Félicie du



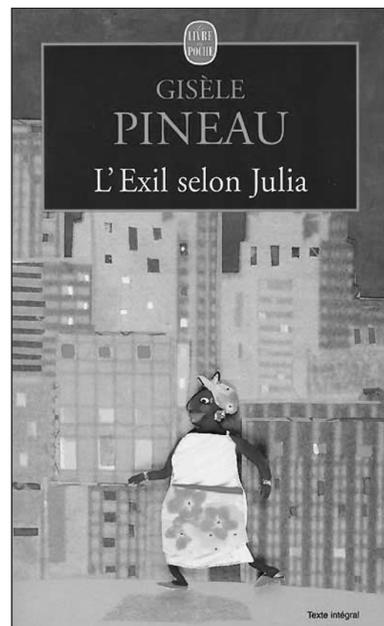
Case mensonge, ill. S. Bourrières, Bayard Jeunesse



Papillon dans la Cité est guadeloupéenne, cependant son périple est universel.

Si j'avais été russe ou chinoise, j'aurais pu raconter la même aventure. Seuls les noms et les paysages auraient été différents. Les langues et accents en présence auraient montré d'autres connivences. Mais le fond de l'histoire aurait jailli de la même source. Mes héros sont tous des enfants ordinaires, des enfants de notre temps. Un jour, la vie de Félicie bascule parce qu'elle doit traverser l'océan pour rejoindre sa mère, une inconnue. Forcée par le destin, elle abandonne sa terre natale, sa grand-mère chérie et tous ses amis. Que lui réserve l'avenir ? Mille péripéties, des rencontres surprenantes, des nuits de doute et de peur. Pareille au Petit Poucet, à Cendrillon, au Chat Botté, elle va surmonter des épreuves, croiser la route de curieux personnages, tenter de trouver sa place en ce monde, et finir par se faire aimer, telle qu'elle est.

Je m'attache toujours aux personnages de mes romans. Jour après jour, je finis par les aimer comme les êtres de chair et de sang qui m'entourent. Je les veux vivants, lumineux. Si mes petits personnages d'encre et de papier trébuchent et s'égratignent parfois, s'il leur arrive de plisser les yeux au spectacle violent du monde, ils ne tardent pas trop à voir la lumière. Ils sèment des graines de joie au milieu des tempêtes et inventent demain. Ils construisent un monde rêvé. Ils ont l'avenir devant eux et ne baissent pas les bras, même quand un volcan gronde au-dessus de leur tête, même quand un cyclone menace leur toit, même quand la misère et l'injustice sont leur quotidien, même quand il pleut des insultes racistes, même quand l'exil ouvre sa grande gueule pour les dévorer.



Les Colères du volcan, ill. J. Ferrandez, Dapper Jeunesse

Si je veux croire moi-même aux personnages de mes romans, je dois leur bâtir une famille. Une vraie famille, avec tous ses mystères et ses secrets, ses accrocs et ses silences, ses frères et sœurs, ses oncles et tantes, ses parents et voisins. Au fur et à mesure que je pose les mots sur le papier nu, je me passionne pour mes héros. Ils apparaissent bien vite humains, imparfaits. Je les habille de sentiments et d'émotions. Chacun a son caractère et porte en lui, dans le jardin de son cœur, ses rêves et ses cauchemars. Et je veux que mes futurs lecteurs – quelle que soit la couleur de leur peau, leur origine, leur religion, leur culture – se reconnaissent en eux, apprennent à les aimer, page après page, jour après jour.

Chaque matin, je me mets à ma table d'écriture. Une discipline ? Un sacerdoce ? Un besoin vital ? Un élan ? J'attends les mots. Ils viennent de je ne sais quelles profondeurs. Ils m'assaillent, me submergent. J'écris pour un lecteur inconnu, un enfant d'ici et d'ailleurs, un adulte de demain. Face à la page blanche, j'imagine parfois mon jeune lecteur. J'entends son rire, je perçois ses larmes. Je me dis que s'il lit avec son cœur, il ira au-delà de l'histoire enfermée dans le livre. Il partira à la rencontre de ses pensées intimes et secrètes. À ces moments-là, j'ose espérer que mon écriture a un sens. Si elle peut toucher le cœur d'un enfant, faire en sorte qu'elle éclaire sa vie, je n'aurai pas écrit en vain. Si un enfant se sent moins seul en approchant mes héros, mes livres n'auront pas été des gouttes d'eau dans la mer. Si un enfant voit soudain le monde en couleur à travers mes pages, j'aurai gagné la partie.

Un jour, un écrivain m'a soufflé que je perdais mon temps à ressasser les mêmes thèmes, qu'il fallait en finir avec ce combat perdu d'avance. Le monde ne changerait pas. Il y aurait toujours des riches et des pauvres, des Noirs et des Blancs, des enfants abandonnés de leurs parents, des exilés et des exclus. Je devais à présent écrire des livres de science-fiction pour m'attacher un lectorat plus conséquent. « Les jeunes, vois-tu, sont déjà dans un monde virtuel. Ce que tu racontes, ils le vivent au quotidien, dans la cour de l'école, au pied de leurs immeubles. Ils le voient chaque jour à la télévision. Il faut les faire rêver. Ils ont besoin d'émotions fortes et de héros dotés de pouvoirs phénoménaux qui luttent contre les Forces du Mal, affrontent des créatures intergalactiques. Des héros qui veulent sauver la Terre promise aux Ténèbres ».

Je me suis dit que les personnages de mes romans n'étaient peut-être pas si éloignés de ces héros de la science-fiction. À leur humble niveau, ils tentaient tous de sauver le monde. Ils se battaient contre les démons de l'obscurantisme et de l'intolérance. Ils rêvaient de reconstruire un monde en couleur.